

DEVANT LA GUILLOTINE.

Dans une heure je vais mourir. Enfin! voici la décollation. Comme pour tout autre ces soixant-dernières minutes seraient courtes. Il me semble que je n'en verrai jamais la fin. Pour passer le temps, je vais noter mes dernières impressions.

Mes gardiens dorment tranquillement. Ils ne se doutent pas que je sais que ma grâce est refusée et que mon exécution aura lieu ce matin.

Comme c'est bon de mourir lorsque le vie est désormais sans but. Ai-je des regrets? Non certes. Par quel concours de circonstances ai-je été amené au pied de l'échafaud? Suis-je un assassin, et ma conscience est-elle troublée? Je ne saurais le dire. Je ne ressens aucune émotion.

Il y a trois ans, des cambrioleurs assassinaient ma femme et me dévalisaient. J'étais absent de chez moi. La police, qui n'avait aucun indice, déclara que j'étais coupable. Elle ne trouva pas d'autre moyen de se tirer d'embarras. On m'arrêta. Pendant trois mois, un juge d'instruction essaya de me faire avouer ce qu'il appelait mon crime.

Mon indignation ne l'intimida pas. Je dus subir toutes les hontes, toutes les humiliations. Et lorsqu'il se décida à me remettre en liberté, avec une ordonnance de non-lieu "faute de preuves" bonnet terrible que je devais traîner éternellement, je fus considéré par tous comme un assassin.

La police ne s'avoua pas vaincue. Elle déclara hautement que j'étais le coupable, mais, qu'on n'avait pu me tirer aucun aveu. Je fus de suite coté criminel endurci, qui n'a pas même eu le courage de reconnaître son forfait.

Je perdis ma situation. Tout le monde me tourna le dos. J'étais ruiné: les cambrioleurs m'avaient tout pris. Je battis le pavé de Paris sans pouvoir trouver d'emploi.

Je me mis camelot, mourant de faim. Mes malheurs ne firent pas pitie aux juges. Ils me condamnerent.

En sortant de prison, ne sachant que faire, je ramassai des bouts de cigares sur les trottoirs. Voilà encore un métier perdu. On ne devient plus millionnaire comme jadis à ramasser des bouts de cigares. On fume trop la pipe et la cigarette dans la rue, jusqu'au bout dans les brûle-cigarettes qui ne laissent pas le moindre brin de tabac au ramasseur.

Alors il me vint une idée. J'avais soif de réhabilitation. J'allai m'offrir comme auxiliaire à la police. On m'accepta. Il fut décidé que je m'affilierais à quelque bande de malfaiteurs et que je les livrerais avant qu'ils n'eussent commis le mauvais coup préparé. En fréquentant les malfaiteurs j'avais l'espoir de rencontrer les assassins de ma femme.

Je me mis en compagnie. Je ne fut pas long à trouver des bandits qui m'embauchèrent. Si j'avais le temps, si la mort n'était pas là qui me guette, je pourrais écrire de belle pages sur ce monde. Pendant ma longue détention je n'y ai pas pensé. Comme j'avais de la tenue, que je me présentais bien, mes complices m'employèrent d'abord à prendre des renseignements dans les maisons riches, dans les hôtels particuliers.

On organisa des expéditions. Je le fis tout avorter, et j'eus la satisfaction d'être la cause de l'arrestation de nombreux malfaiteurs. J'étais un mouton enragé. Si cela avait duré quelques mois, Paris aurait été complètement purgé.

Malheureusement, on en refaçaient toujours la plus grande partie "faute de preuves suffisantes." On savait bien que c'était des voleurs; mais il paraît que les juges ne pouvaient pas les condamner quand on n'avait pas trouvé sur eux les produits d'aunee vol.

Mes associés finirent par me tenir en suspicion. Alors, afin d'être sûr de moi, ils résolurent de me faire jouer un rôle actif dans une opération que je n'aurais pas préparée avec eux.

Je dus obéir. Nous allâmes dévaliser deux jeunes mariés qui s'étaient installés au boulevard Pereire. Les renseigne-

ments nous disaient qu'ils étaient en voyage. Malheureusement, ils rentrèrent une demi-heure avant notre visite du matin. Ils logeaient au cinquième étage.

Par une maison en construction, nous grimâmes sur le toit, et nous descendîmes sur le balcon. Puis, par l'appartement contigu au leur et qui était vide, nous pénétrâmes chez nos victimes. En les apercevant sur leur lit, dormant harrassés du voyage nous eûmes en moment d'hésitation.

La femme entra ouvrit les yeux. — Faut les suriner, dit l'un, ou nous sommes frittés. Le chef de la bande s'élança vers le lit, un énorme couteau à la main. D'un coup sec, il ouvrit la gorge à la femme. La mort fut instantanée, car la malheureuse ne poussa pas un cri, pas un râle.

— A l'autre! Tiens vas-y toi, me dit le chef.

J'hésitais tout tremblant. — Vas-y donc, grogna-t-il menaçant, ou je te fais ton affaire.

Alors, il se passa en moi quelque chose d'indescriptible. Je ne sais si j'eus peur; je ne sais si la vue du sang m'avait grisé, si toutes mes rancunes contre la société m'affluèrent au cerveau. Peut-être pensai-je que j'avais bien le droit d'assassiner, puisque tout le monde me prenait pour un assassin.

Le saisis le couteau et je tuai l'homme.

La recette fut bonne. Mes complices, certains maintenant que je ne les trahirais plus, me firent fête. J'étais comme hébété. Je n'avais plus aucun sentiment.

Le crime fit du bruit. La population se montra très irritée contre la police. Celle-ci arrêta une vingtaine de personnes, croyant qu'elle tenait l'assassin.

Au bout de huit jours, j'allais la tirer d'embarras. Je me livrai. Je donnai les renseignements les plus probants sur ma culpabilité. Je fournis des objets volés.

Les preuves furent suffisantes. Je m'accusai du double crime. Je voulais être seul poursuivi, pour être sûr d'être condamné à mort. J'avais soif de la guillotiner.

Enfin! la voilà qui se dresse. Et dire que du fond de cette prison je n'ai pas la satisfaction d'entendre les coups de marteau du montage.

Un moment, je crus que le jury allait m'accorder des circonstances atténuantes. Il ne comprenait pas mon crime. Mon avocat put le retourner, montrant toutes les iniquités dont la société s'était rendue coupable envers moi. Il plaida même la folie.

Je pus ressaisir ma cause. J'eus l'heureuse idée de m'accuser l'assassin de ma femme. C'était alors partie gagnée. La peine de mort fut prononcée.

Mais suis-je bien un assassin? Je ne le sais pas encore. D'autres doutèrent comme moi.

J'ignore quelles influences s'employèrent en ma faveur. Ma grâce fut sur le point d'être signée. Mais enfin, le président des assises sut me présenter au chef de l'Etat comme un malfaiteur dangereux et le bourreau aura ma tête.

Mon avocat m'a prévenu hier soir, comme il me l'a promis, que l'exécution aura lieu ce matin. Le jour arrive. Ce sera bientôt.

Dans ma jeunesse j'étais un grand adeursaire de la peine de mort. Aujourd'hui j'en reconnais l'utilité. Je vais donc mourir légalement. J'irai à l'échafaud tranquillement, sans fanfaronner, mais sans faiblesse. Je ne dirai rien aux spectateurs. Je n'ai rien à leur dire. Je n'ai qu'un immense sentiment de joie de savoir que tout va finir.

J'entends des pas dans le couloir. C'est le bourreau et son escorte. Allons! tant mieux! Dans dix minutes le néant! J'aurai expié mon crime que je ne suis pas bien sûr d'avoir commis.

La porte s'ouvre. Les voilà! — Bonjour, monsieur Deibler!

D. MASSONEAU.

VISIONS DE NOEL

Le moment fatidique approche... Encore quelques instants, et

aux clepsydres anciens va sonner l'heure solennelle prédite par les patriarches, chantée par les prophètes!

Sur l'immensité des déserts orientaux descend lentement la nuit grave et silencieuse, voilant dans son obscurité, et le mystère qui va s'accomplir et les robes bleues des anges frissonnants qui glissent dans l'azur...

Tout est dans l'attente, tout est dans le désir, et il semble que les choses inanimées elles-mêmes soupirent éperdument après celui qui va venir!.....

Et voilà que, de tous les points de l'horizon, et de Rome et d'Athènes, et d'Orient, et d'Occident, monte dans la nuit noire quelque chose comme un murmure immense un sanglot qui aurait peur de se faire entendre.....

"C'est nous les petits et les humbles que l'on méprise et que l'on foule aux pieds!"

"C'est nous, les esclaves sans patrie et sans famille, qu'on asservit, qu'on vend et qu'on tue!"

"C'est nous, les femmes, qui, on dégrade, qui ne sommes plus ni épouses, ni mères; dont on a fait une chose sans droit, sans espérance, sans vertus!"

"C'est nous les petits enfants dont personne ne s'occupe, qu'on jette à la voirie quand ils gémissent, et qui n'avons ici-bas ni protecteur ni amis!"

"C'est nous l'immense armée des pauvres, des malades, des vieillards, qui souffrons sans espérance, auxquels personne de tend la main!"

"Et nous levons nos yeux vers toi, ô Rédempteur mystérieux, qui doit renouveler la face de la terre! Vers toi, nous tendons nos pauvres mains, ô notre suprême espoir en murmurant: "Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et béni soit celui qui vient au nom du Seigneur....."

Et, dans le ciel criblé d'étoiles, des voix douces infiniment chantaient: "Bienheureux les pauvres! Bienheureux les petits et les humbles! Bienheureux ceux qui souffrent car ils seront consolés!"

Une seconde fois, l'homme a gâté la belle œuvre de Dieu: "Pressez toute chose, disait jadis l'abbé Rioux, un gémissement en sortira!"

Aujourd'hui, il n'est plus besoin de presser: le gémissement sort tout seul; il monte, il grandit en cri de colère, et plane comme une menace sur la société déchristianisée.

C'est nous, les miséreux! qu'on a arrachés au Christ, ceux qui depuis cent ans, tendent la main à tous les systèmes; qui haïssent sur la rude montée de la vie, trompés par les uns, volés par les autres, exploités par tous!

C'est nous, les miséreux! ceux qui ne comprennent plus rien à ce ciel bleu, qui brille obstinément au dessus de nos têtes; qui n'ont plus, ni une véritable croyance, ni un vivant amour, pas même une suprême espérance!

C'est nous les déclassés sans famille, les pauvres sans foyer, les femmes sans idéal, les adolescents qui se suicident, les petits enfants qui ne savent plus ton nom, ce sont tous les malheureux qui reviennent à toi, ô Christ immortel! qui lèvent vers toi leurs mains affaiblies, en te demandant de réparer ton œuvre!

Ce que tu as fait il y a dix-huit siècles..... peux tu le refaire encore?.....

Peux-tu nous ouvrir encore tes bras, en murmurant comme à Madeleine: "Tes péchés te sont remis parce que tu as beaucoup souffert?"

L'avenir se lève chargé d'orages, sur la brébis préchée; et le est loin de toi, ô Christ qui aimais les Francs! Mais tu la regardes encore. Dix justes auraient suffi pour sauver Gomorrah. n'y a-t-il pas en France des milliers d'âmes qui sont justes, qui espèrent en toi, qui t'aiment toujours et malgré tout, et qui au pied de la Croix sous les risées de la foule, baissent avec amour tes pieds sanglants?.....

Et dans la belle nuit de Noël du fond de l'ombre indécise on se découpaient à l'infini les noires cheminées d'usines, on entendit une voix, toujours la

même, depuis dix-huit cent ans qui répétait sans se lasser jamais: "Oui, venez à moi, vous tous qui pleurez, vous tous qui souffrez, car moi, moi seul, je vous soulagerai!..."

PIERRE L'ERMITE, [De la Croix de Paris]

LES SABOTS BRULES.

"Maman, j'ai vu enfin le petit Jésus cette nuit!"

C'était la brusque exclamation qui devait couper court à un rêve rose de Noël et qui sortait tout émue, comme une impression d'enfant, des lèvres de petit Jean un matin de la belle fête de décembre.

"Vrai, tu l'as bien vu, mon chéri," dit la mère, souriant avec bonheur de la pieuse pensée de son fils, et se hâtant à la première toilette pour mieux jour de la surprise de bébé.

Tout le monde du reste entraînait dans la chambre, et le père, et les grand-mères, et jusqu'à la vieille Nonnou; c'était une vraie procession. Qui n'aime à se rappeler, et à revoir la scène des sabots de Noël? Dans la famille opulente la chambre n'est plus assez grande. Les patins du petit monde disparaissent sous les sacs du confiseur, les chenets sont envahis, le foyer devient une rédaction ravissante du grand bazar. Et puis, ce sont des cris, de folles joies à chaque nouvelle découverte qui répond toujours infailliblement aux plus vives convoitises. Ah! combien petit Noël est fin, qu'il est adroit, qu'il est bon!...

Jean était du nombre de ces fortunés. Aussi, après s'être extasié devant chaque bibelot, après avoir subi un véritable assaut de baisers et de caresses des vrais donateurs, il se redressa tout pensif et s'exclama encore: "C'est égal, maman, j'ai vu petit Jésus; rien n'est aussi beau que lui; mais c'est bien drôle, il était tout rouge de froid, ses mains, ses petits pieds étaient tout transis."

Allons, dit la mère, de plus en plus heureuse dans sa foi de chrétienne, allons, Jean tu sais bien que le divin Jésus est venu ainsi pendant l'hiver pour nous sauver. Vite, habillons-nous, et puis nous allons aller adorer et le prier dans sa crèche de l'église ou tu le retrouveras."

"Et nous lui donnerons, dis, maman, des mitaines et des bas s'il a encore froid."..... La première messe venait de finir. La foule entourait la crèche, calme, heureuse, recueillie. La gent bruyante des enfants de chœur s'échappait avec force piétinements. Aux portes, les pauvres semblaient moins malheureux que de coutume.

Cependant, à travers tout ce peuple, un enfant se glissait. Quelques personnes, se sentent pressées, se détournèrent vivement, mais lui les regardait d'un air si suppliant et si malheureux qu'elles lui cédaient le pas. Noël n'est-il pas le jour des enfants dans la détresse? Lui, il était pauvre et malheureux et il voulait arriver jusqu'à la crèche.

Si vous aviez pu le voir? De temps à autre, toutefois, la foule s'ouvrit et, alors, vous auriez aperçu un enfant de six ans au regard intelligent et vif, à la figure bonne et franche encadrée dans de longues boucles blondes. C'était une de ces figures de gamin des rues que l'on rencontre parfois et qui font dire: "Quel dommage que ce ne soit pas un fils de prince!"

Mais avec cette mine, quelle détresse! Les pantalons s'en allaient en filoches, un vieux veston de collégien, criblé de pièces et de déchirures, protégeait, tant bien que mal, la pauvre petite poitrine ou grondait un gros rhume. Quand aux accessoires, du gilet et des bas, il n'en restait plus trace, et ses petits pieds placés foulaient, tout nus, la paille plus froide encore.

Quel était donc ce pays, direz-vous indignés, pour qu'on laisse aller les marmots de cet âge, pieds nus dans la neige de décembre? Oh! combien rencontre-t-on encore d'enfants abandonnés. Pour la chaussure, elle n'était absente que de la nuit.

Petit Pierre, c'était son nom, avait des longtemps entendu dire que petit Jésus passait dans les cheminées pendant la nuit de Noël et jetait des ga-

teaux dans les chaussures des enfants sages. Il avait déjà essayé l'an passé, mais en vain.

"Peut-être, se dit-il, n'ai-je pas été assez obéissant?" "Peut-être aussi, n'ai-je pas mis assez de soin à placer mes sabots bien au dessus du tuyau?"

Aussi petit Pierre fut-il, pour cette fois, plein de bon vouloir toute la veille de Noël pour la vieille grand-mère, car il était orphelin, et, le soir venu, il poussa ses sabots bien avant entre les deux pierres qui servaient de chenets.

Pauvres petits sabots! Comme ils étaient fêlés! Pierre se disait tout bas: "Si l'enfant Jésus, au moins songerait à me les changer pour des neufs, je serais bien content."

Hélas! Pierre s'endormit. La cendre mal éteinte, s'avançant, s'en prit aux sabots de Noël, et le lendemain, tout avait disparu.

Pauvre petit Pierre! Quelle désolation à son réveil, alors que tous se réjouissaient! Plus matinal que de coutume, il avait quitté sa paille pour courir à la pierre de l'âtre.

Il faillit éclater en ne trouvant même plus sa misérable chaussure. Le souvenir de sa grand-mère qui sommeillait encore l'arrêta, car petit Pierre avait bon cœur.

Une idée suprême lui vint: "Si j'allais à l'église demander mes sabots au petit Jésus. Je le trouverai là dans sa crèche." Et, à pas de loup, sans faire de bruit, il ouvre la porte avec précaution et s'échappa.....

Et il arrivait à la chapelle où une main d'artiste avait esquissé, dans une scène délicieuse simplicité, le récit de l'évangile de la Nativité. De larges palmiers dessinaient le paysage de Judée, la vieille cabane ruineuse, le givre répandu partout, les roses symboliques de Noël, la Vierge en extase, Saint-Joseph agenouillé, l'Enfant-Dieu dans ses langes, tout allait à l'âme et repartait vers la première heure de l'ère chrétienne.

Petit Pierre s'agenouilla, et voici qu'une riche dame, couverte de fourrures, conduisant par la main un bel enfant, délicatement vêtu, vint prendre place à côté du petit malheureux.

Jean, car c'était lui, poussa un cri mal étouffé, comme les enfants que la surprise vient subitement étreindre.

Maman, regarde donc ce petit. Oh! comme il ressemble au petit Jésus que j'ai vu la nuit!"

"Regarde ses mains, elles sont bien rouges; ses pieds, oh! comme ils sont transis de froid!"

"Oh! dis, achetons-lui les mitaines, les bas et les souliers du petit Jésus!"

Et la mère qui est toujours l'intermédiaire de Dieu, après avoir adoré et remercié ce divin enfant, conduisit petit Pierre chez elle, réchauffa ses petits membres glacés, les couvrit chaudement, car dans l'opulente famille chrétienne, on voit encore aujourd'hui le petit Jésus de la crèche aux mains blanches par le froid, dans le pauvre qu'on secourt.

A. B.

Cheaper than ever.

Winter is now getting near farmers will want a little stock, we ask them to come and see our Tea, Sugar, Mollasses, Oil, etc.

Remember we have the very best of pure cane Sugar in stock.

Our Boots, Shoes and Rubbers are all in and are marked at low water mark to suit purchasers.

Iron of every description, just what the farmers want.

Salt, Flour always on hand and receiving weekly. We have the Beaver Brand, the best in the market.

We have our store replenished with goods suitable for farmers. Farmers if you want goods at reasonable prices—come to us—Cash paid for oats.

J. B. POIRIER.

A meilleur marche que jamais

L'hiver approche. Les fermiers ont besoin de s'approvisionner. Nous les invitons à venir voir notre THE, SUCRE, MELASSE, HUILES, etc.

Souvenez-vous que nous avons du sucre de première qualité.

Notre assortiment de Bottes Souliers, Rubbers, (Cliaques) est maintenant au complet et à des prix aussi bas qu'on peut les trouver n'importe où, et conviennent à tous les acheteurs.

Du Fer de toutes description justement ce qu'il faut aux fermiers.

De bonne Farine toujours en main et arrivant chaque semaine. Nous avons le grade "Beaver" la meilleure farine sur les marchés.

Notre magasin est rempli de toutes les marchandises dont les fermiers ont besoin.

Si vous voulez acheter des marchandises à bas prix, venez nous voir.

Nous payons l'argent pour l'avoine

J. B. POIRIER

Tignish.

We make but little

money on each suit, but it suits us, because we make and sell so many suits. At the same time it suits our patrons, because they can

Save Money

on every suit they buy from us. So you see, we are suited, our patrons are suited, in fact everybody is suited. Don't forget that spring is here

my NEW Stock. Be suited N. P. DOIRON, MILLRIVER, P. E. I. March 22 - 241yr

AGRICULTURAL IMPLEMENTS PLOWS HARROWS &c

A full line of the above with all necessary repairs constantly on hand. Don't fail to try our Celebrated Fanners. JAMES P. CUNNINGHAM, Alberton, P. E. Island.

LIVRES! LIVRES!

Nous avons le plaisir d'annoncer à la population française de cette province que nous vendons des livres de toute description à des prix très réduits pour argent comptant.

Nous avons toujours en mains l'assortiment le plus complet de LIVRES D'ECOLE.

Nous vendons un DICTIONNAIRE FRANCAIS et ANGLAIS bien relié en toile pour 25 centimes.

Si vous ne pouvez venir nous voir vous-même, envoyez-nous vos ordres par la maille et nous vous expédierons promptement ce que vous désirez. HAZARD ET MOORE Charlottetown I. P. E. Oct 12 1894.